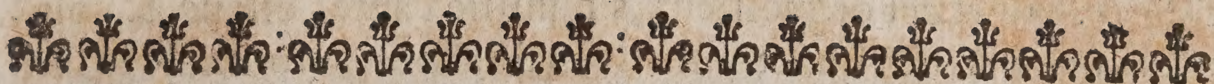
LE CARESME DES PARISIENS POVR LE SERVICE DE LA PATRIE.



sur l'Imprimé à Paris.

A ROVEN,
Chez IEAN BERTHELIN, dans la Court du Palais

M. DC. XLIX.



LE CARESME DES PARISIENS POVR LE SERVICE DE LA PATRIE.



Vis qu'aujourd'huy tout Paris, doubte & chancelle dans les desseins de rompre ou d'obseruer le Caresme, comme bon citoyen de la Patrie terrestre, qui soupire & qui gemit apres la celeste; ie me treuue obligé de le conseiller. Mon conseil toutesfois ne touche point à l'abstinence des viandes, il ne seroit pas suiuy si i'en parlois : Et comme chacun en attend la permission ou la deffence de ceux qui d'ordinaire disposent de l'vn & de l'autre, ie leur en laisse la direction sans m'en mesler. Mais soit qu'elles leur soyent permises, ou qu'elles leur soyent defenduës, soit qu'ils n'obseruent pas ou qu'ils obseruent le Caresme; j'en ay vn tout nouueau à leur conseiller.

Ie le nomme nouueau; Par ce qu'il est tout à faict dissemblable à celuy qu'on pratique d'ordinaire, & qu'il est bien plus saint, bien plus spirituel & moins sensuel. Il ne defend point les viandes, ny le poisson, ne fait point de difference entre l'vn & l'autre, mais il modere l'vsage de tout. Dans le iuste temperamment auquel il reduit toutes choses, & ne souffre point d'excez qu'en la deuotion. Il permet qu'elle s'eleue (s'il se pouuoit) outre mesure, que dis-ie, il le permet ? il le commande mesme, & c'est le seul but où il tend, Mais pour apprẽdre mieux (genereux Parisiens) ce qu'il ordonne, escoutez ce qui suit mot à mot.

PREMIEREMENT.

Moderez vostre boire & vostre manger ordinaire, non pas à cause de la necessité (si elle se rencontre) mais pour rendre le corps moins prompt & moins vigoureux à combatre contre

l'esprit: quand cét orgueilleux, s'humilie l'ame s'esleue, & comme sa force & son impetuosité la maistrisent, sa foiblesse la laisse regner. Quelques ieusnes de temps en temps vous seront des secours necessaires & des renforts qui la feront sans doute triõpher. Ne vous flattez point, & ne me nommez point seuere; la pluspart de vous peut viure assez de la moitié de son ordinaire; quand vous retrancherez le reste vous en serez plus sains & plus dispos : l'abondance des alimans au lieu de nous nourrir nous tuë : l'estomac fait mieux sa coction quand il se trouue moins engagé. Donnez le superflu au pauure qui en manque, quant ce retranchement vous deuroit incommoder : quant vous en seriez affoiblis, il vaut mieux souffrir quelque chose que de ne le pas secourir. Le corps ainsi traitté deuiendra souple, & ne pourra plus qu'obeir à l'esprit.

En cét estat cét esprit détaché des liens de la matiere, s'esleuera plus aisément vers le Ciel : c'est là où il faut qu'il contemple la gloire de son origine; qu'il medite l'excellence de son estre, & que ce degageant de la seruitude des creatures, il se rende sujet à son Createur. En ce temps de deüil & de larmes le grand Dieu est celuy seul qu'il faut implorer. De sa main toute-puissante & toute iuste dependent les maisons particulieres, les Villes, les Prouinces, & les Royaumes. En vain le Pere de famille, le Magistrat, le Gouuerneur, & le Monarque se trauaillent, si leurs trauaux ne sont benits par sa faueur. En vain meditons nous le salut ce cette Monarchie : En vain le cherchons uous dans le succés des affaires humaines, si nous ne l'attendons du Ciel, qui s'est iusques icy monstré son protecteur. Il faut donc, genereux Parisiens, & vous aussi tous ensemble genereux François, jetter vos yeux & pousser vos souspirs vers le Ciel; la source inépuisable de tous les biensque nous possedons, & mesmes de tous ceux qui nous attendent. Dés que le Soleil jette ses regards sur sa terre, enuoyez les vostres vers luy, cõme il enuoye les siens vers vous; & de cét astre brillant passans iusques au Pere des Lumieres, quelque esclattant, quelque redoutable qu'il soit, ne craignez point. Embrassés courageusement le pied de son Thrône de gloire. Embrassés le luy mesme comme fit jadis Iacob; & fondans en larmes, auec vn sensible regret de vos crimes; dites luy les Paroles toutes ardentes d'amour & de zele de cét ancien Patriarche, Ie ne vous abandõneray point Seigneur,

que

que vous ne m'ayés benit. Il aime la violence de ces ames hardies; & puis qu'il souffre biẽ qu'elles luy rauissent le Ciel, que ne leur pourra t'il pas permettre, s'il leur accorde ce comble eternel de bon-heur, & cette joüissance immortelle de gloire.

Quand vous voyez s'assembler le Parlement, cet illustre Senat, qui prend si genereusement la deffence d'vn Roy mineur, contre son seruiteur perfide : Priez Dieu qu'il preside à son assemblée, qu'il conduise ses mouuemens, & luy inspire toutes ses pensées. Si vous croyez que parmy ce grand Corps il y ait quelque membre malade, ou de foiblesse, ou de quelque malice inueterée : si vous pensez qu'il y en ait vne partie qui trahisse l'autre, demandés au Ciel qu'il guerisse les malades, ou du moins qu'il decouure les traistres. Ainsi vous assisterez à ce noble Conseil, & vos vœux vaudront des aduis. Vos voix supliantes qui flechiront la bonté diuine tiendront leur rang dans cette assemblee : & quand il arriueroit que les iustes fussent le moindre nombre, leur aduis prendra le dessus & vous le rendrez le plus grand & le plus fort par vos souspirs.

Ainsi lors que vous verrez sortir de cette Ville la Milice qu'il a leuée, pour sa deffence, retirez vous dans vos cabinets : la iettez vous en la presence diuine, & implorez la faueur celeste, pour ceux qui vont s'exposer pour vous. Il ne faut pas que la petitesse de leur nombre (s'ils sont peu) vous espouuante; ni que leur multitude (s'ils sont beaucoup) vous asseure. Ce n'est point sur la quantité des combatans que vous debvez mettre vostre confiance; ny sur le peu qu'ils peuuent estre que vous deuez establir vostre terreur. Combien a t'on veu les grandes armées deffaittes par les petites, & ceux qui s'asseuroient sur la foule de leurs guerriers sucõber. Ie sçai bien que selon l'aparence humaine, plusieurs bras sont plus à craindre qu'vn seul : que plusieurs coups doibuent faire plusieurs playes : & que l'aspect seulement d'vne armee nombreuse doit faire fremir. Mais contre ces apparences qui souuent sont trompeuses & fausses, pensez aux exemples des choses passees : souuenez vous combien de fois les Romains auec peu de trouppes, ont deffaict leurs ennemis en nombre plus puissants. Qu'Alexandre auec ses Macedoniens vainquit plusieurs fois Darius, malgré ces milions de gendarmes : Et si vous voulez des exemples de l'Histoire Saincte que Sanson tua mille Philistins d'vne seule machoire d'asne : & Qu'Abraham deffist les 5 Rois qui emmenoient Lot son frere auec sa seule famille. Courir

donc toute la terre de Bataillons d'Infanterie, faire gemir les plus vastes Campagnes, sous la fiere démarche de plusieurs Escadrons de Caualerie, n'est pas ce qui donne le gain des Batailles, & qui assure l'honneur des triomphes. Les impies diroient que le sort des Armes est douteux, & attribueroient à la fortune les victoires qui s'obtiennent contre l'apparence. Ceux qui font les prudens au Monde, & qui s'imaginent par l'effort d'vn cerueau melancholique, pouuoir regir infailliblement la suitte des euenemens, condamneroient les vaincus de manque de conduitte, trouueroyent que l'assiete de leur bataille estoit desauantageuse, que les ordres ont esté mal donnez, que les soldats ont manqué de courage, que les Corps particuliers ont esté mal conduits, qu'il y a eu de la negligence, ou du manque de sçauoir en leur malheur. Mais ceux qui sçauent mieux qu'eux tous d'où dependent les victoires & les déroutes, esleueront leurs esprits au Ciel, & diront, C'est de là d'où nous vient la gloire ou la douleur que nous receuons; c'est Dieu qui enhardit les vainqueurs, & qui intimide les vaincus : toutes autres considerations sont legeres & mal seantes aux esprits qui recognoissent cette premiere & cette Eternelle cause.

Puis donc, Illustres Parisiens, que c'est du Ciel que vous deuez attendre l'heureux succez de vos armes, puis que ce n'est pas dans la force, dans le nombre, ny dans la valleur de vos soldats, que vous esperez, esleuez vos esprits & vos vœux au seiour glorieux de vos esperances; Inuoquez incessamment l'Eternel, c'est luy qui doibt combatre pour vous. Mais comme il a de certains moiens pour nous rendre participans de ses graces, & qu'il ne nous fait ny bien ne mal : qu'il ne nous punit ni ne nous fauorise, que par le moyen des instrumans naturels, ou artificiels, & des causes secondes; demandez luy auec ardeur ce que vous desirez en vostre Milice. Priez le qu'il donne le zele à l'esprit, le courage aux cœurs, & la force aux bras qu'elle employe pour vostre seruice. Coniurez le de marcher à la teste de vos gens de guerre; pourroient ils bien estre vaincus sous la conduite d'vn si redoutable General?

Si la necessité des affaires demande que vous marchiez vous mesme à la campagne; s'il faut que vos trouppes dont le nõbre tout seul est formidable sorte de vostre ville; & que vous soyés contraints d'aller punir vos ennemis par vos propres bras; Que la vaine confiance de vostre multitude ne soit point fatale à la iustice de vostre cause.

N'oubliez point le Dieu des armées pour vo⁹ trop souuenir de vous. Pensez ce qu'estoit Goliat, contre la petitesse de Dauid qui le mit par terre. L'orgueil de ce superbe geant, qui n'auoit d'espoir qu'en ses propres forces, succomba deuant l'innocēce d'vn simple berger. Il en pourroit arriuer de mesme de vous, fussiez vous encore plus grand nombre. Les grandes armées sont comme vn corps comblé d'humeurs, auquel le moindre dereglement cause vne innondation generale, qui le noye & qui le suffoque. Il ne faut qu'vn soldat timide pour effrayer son camarade, & que celuy cy pour épouuanter encores celuy là : & comme la crainte est vne maladie tres contagieuse, entre plusieurs personnes elle se communique encores dauantage; & de l'vn à l'autre on la void en vn moment couler par tous les rangs, auec d'autant plus de promptitude & de violence, que nul ne pouuant dans vn tel desordre sçauoir ce qui c'est qui la cause, tous s'imaginent que chacun ne tremble point sans suiet, & que partant ils peuuent bien craindre auec raison.

Quand mesme la frayeur ne seroit pas plus dangereuse dans les grandes armées que dans les petites, le desordre s'y introduit plus facilement; il ne faut que deux mal adroicts pour confondre toute l'adresse de plusieurs personnes : il ne faut que deux rangs rompus pour voir briser tout le corps en suitte, & quand vne grande machine est demontée, qui peut apres la remonter facilement ? qui pourroit rallier des fuyars qui n'entendent plus la voix de leurs Capitaines; & ces grandes troupes confuses depouuante, qui entrainent les Genereux auec les poltrons.

Ne prenez donc point de vaines confiances sur vostre nombre, Illustres Parisiens, puis qu'en luy mesme il est souuent autāt à craindre que souhaitable : c'est Dieu qui rend l'homme heureux au combat; c'est luy qui donne le cœur & qui l'oste, qui enhardit & qui intimide les combatans. S'il peut oster le courage aux armees les plus nombreuses, à quoy vous seruira ce nombre estonnant. C'est donc en luy qu'il faut planter vostre esperance si vous en voulez voir des fruicts en leur saison. Demandez luy donc le gain de la bataille au plus fort de la meslée, & quand vous frapperez de vos bras priez ardemment de vos cœurs.

Il n'y a point d'armes plus fortes ny plus assurées que les prieres, ce sont des espées qui tranchent le fer & l'acier, & qui ne rompent point. Ce sont des foudres qui tuent les Sencheribs, ce sont des

puiſſances qui deffendent au Soleil de paſſer outre, & qui le forcent de s'arreſter pour eſclairer aux Ioſués. Il n'y a point de reſiſtance qui ne ſoit vaine contre la force bien-heureuſe de leur redoutable ſecours. Elles amenent du Ciel des Milices foudroyantes, & Dieu en leur faueur enuoye quelquesfois des Anges pour nous ſeconder.

Ie n'entreprendray point icy de vous dire toutes les vertus de la priere, ny de vous repreſenter par vne infinité d'exemples les diuers miracles qu'elle produit. Il ſuffit que vous puiſſiez comprendre que par ſon moyen on obtient de la bonté Diuine ce que par foy l'on luy demande, encores que par Iuſtice on ne le merite pas. C'eſt ainſi que les trois enfans furent comme dedans vn lieu de delice, au milieu d'vne fournaiſe ſept fois rallumée ; que Daniel adoucit le naturel farouche des Lions auſquels l'auoient exposé les ennemis de ſon Dieu, & que Moyſe triomphe d'Amaleck que Ioſué tout vaillant & tout genereux qu'il eſtoit ne pouuoit combatre ſans deſauantage.

Imitez ces Saiṅctes ames, genereux Pariſiens, ſi vous ne voulez eſtre endommagez par ces feux qui embraſent, par ces Lions qui deſchirent, & par ces ennemis, les cruels Amaleckites qui combattent voſtre Patrie. Euitez les : priez ſans relache : importunez (ſi ce peut ainſi dire) la Diuinité de vos ſanglots, forcez ſa bonté de vous faire grace; elle ayme d'eſtre ainſi forcée; elle ſe plaiſt à ces importunitez. Prenez garde toutesfois que vos prieres ne ſoient pas veritablement importunes, & n'enuoyez point d'offrandes impures en la preſence de voſtre Dieu, croyez vous qu'il peut cherir les vœux d'vn million d'ames débauchées, moins capables démouuoir ſa pitié que d'embraſer ſa colere. Nettoyez vos cœurs ſi vous luy en voulez preſenter les ſoûpirs. Degagez les d'vne infinité de paſſions criminelles qui vous rendroient trop deſagreables à ſa iuſtice, pour plaire à ſa miſericorde. Vous blamez les crimes de vos ennemis; vous leur faites la guerre; combatez & triomphez premierement des voſtres. Auec quel front & quelle eſperance en demanderez vous à Dieu la victoire, ſi vous eſtes auſſi méchans qu'eux. Ie ne vous flatte pas, vous eſtes tous, & nous ſommes tous enſemble infiniment coupables enuers la Maieſté Diuine. Nos malheurs ſont des fleaux dont il nous chaſtie. Nos ennemis ſont les inſtrumens de ſa vengeance; & ſi nous voulons qu'il iette ſes verges au feu & qu'il nous pardonne, *Amendons nous*.

FIN.